

De son halo d'or pâle, où la lune bercée
 Semble un sicle échappé d'un céleste trésor,
 La lumière s'épand et tombe balancée
 Parmi l'essaim des astres d'or.

Enfin tu m'apparais, toi qu'en moi seul je nomme,
 ô douce vision, ô fantôme adoré,
 Toi dont le souvenir depuis que je suis homme
 Fait battre mon cœur éploré.

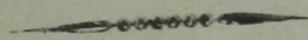
A chaque image ainsi mon âme sent renaître
 Les émois qui jadis venaient la consumer :
 La soif de tout savoir ; la douleur de connaître
 Et l'éternel besoin d'aimer !

Mon cœur, miroir vivant en qui rien ne s'efface
 Vous n'oublierez jamais le jour où s'évoqua
 L'image radieuse ayant fixé la trace
 De Mireille et du Bernica.


A. G. GARSULT.

maître Garsault

Deuxième Partie



Année 1926



Réception

DE

M. Georges François

ALLOCATION

DE

M. AUGUSTE DE VILLÈLE

Membre de l'Académie de La Réunion

Cher Monsieur et Confrère,

Vos amis, et tous les membres de cette Société qui vous a complé dès ses débats parmi ses premiers correspondants, ont regretté vivement que les circonstances n'ont pas permis de vous recevoir plus tôt, ainsi qu'ils avaient désiré.

Ce n'est point cela pourtant qu'il faut regretter puisqu'il nous est permis aujourd'hui de vous consacrer une séance particulière et qui sera de toute intimité, ainsi que les artistes comme vous peuvent le désirer, étant naturellement ennemis de la réclame, du bruit et de tout ce qui semble dépasser la mesure qui, sous toute forme, est à la base de chacun des beaux-arts.

Ce qu'il faut au contraire déplorer, c'est que pour vous souhaiter la bienvenue et faire connaître en vous

le poète que bon nombre ignorent justement, parce que vous n'avez jamais recherché d'attirer l'attention du public sur votre œuvre et votre vie d'artiste, vos collègues, je ne sais pourquoi, aient choisi le plus âgé d'entre eux, et celui que ses occupations habituelles toutes étrangères à la littérature, rendaient assurément le moins apte à les mettre au courant de tout ce que vous avez produit.

En effet, pour présenter un poète ne faut-il pas quelqu'un de jeune, d'enthousiaste, et qui n'ait pas des désillusions comme on a à notre âge. A force d'analyser les choses et les êtres, celui qu'ils ont choisi, a le défaut de porter souvent des jugements de nature à lui aliéner la bienveillance de ceux qui l'entendent.

Pour commencer, il est obligé de faire remarquer que jusque ces dernières années, il n'était peut-être point de pays au monde où on ne se connaissait le moins que le nôtre, au point de vue des questions intellectuelles ; entendons-nous ! Cela était vraiment fâcheux, parce qu'il n'y avait nul échange d'idées, ni communication de travaux littéraires, ni émulation entre ceux qui avaient intérêt à se fréquenter.

Depuis la création de l'Académie de la Réunion et le réveil de la Société des Sciences et Arts, grâce à ceux qui sont à la tête de ces deux groupements, ce défaut nuisible à notre réputation a diminué quelque peu ; il ne faut pas accuser seulement l'incuriosité, la paresse et l'indifférence de ceux qui pouvaient être au courant de tout ce qui se publie, mais aussi, la modestie, les scrupules, la crainte de ne pas réaliser leur œuvre, comme elles le voudraient, les personnalités qui s'occupent ici de littérature et de beaux-arts ; tandis qu'il n'en est pas de même ailleurs, où les amis, les anciens condisciples, les concitoyens, la famille, ne cherchent que l'occasion de mettre en évidence ceux des leurs qui ont le courage d'écrire, de peindre, de composer de la musique, en un mot, de s'occuper d'art ou d'érudition.

Je ne vous blâmerai point, loin de là, mon cher Con-

frère, mais je vous dirai qu'il était fort difficile à ceux qui ne suivent pas le mouvement intellectuel et ne sont pas avisés par une divination spéciale, de savoir que telle personne qu'ils rencontrent qui a les mêmes conversations que les autres dans le monde, est un artiste, se tenant à l'écart parce que très modeste. C'est ainsi, que beaucoup de vos compatriotes, ignoraient que vous êtes un poète, et que l'amour du Vers ne vous est point venu à la vingtième année comme à beaucoup de jeunes gens, mais que sur les bancs du Lycée, bien avant qu'il ne fut mis sous le patronage de notre plus grand poète, vous aviez déjà publié un petit volume aujourd'hui introuvable, qui s'appelait « Mes Rimes » et que s'arrachèrent vos condisciples, mais que le public ne connaît pas, ce que nous regrettons vivement. Sans doute, le libraire Lamadon, qui a fait connaître ici les œuvres des Parnassiens, a dû vous compter à ce moment, parmi ses jeunes clients.

Vers 1891, à Paris, vous faisiez imprimer dans une de ces Revues éphémères où les jeunes poètes font leurs premiers essais, de courts poèmes. C'est en lisant quelques-uns d'entre eux, qu'à cette époque je connus votre nom, et pus apprécier que vous aviez beaucoup d'originalité dans la façon de vous exprimer ; je devinais chez vous l'amour de la couleur et du dessin, ce que j'avais lu, me rappelait certaines gravures d'artistes du XVIII^e siècle. Vous suiviez à ce moment, les cours de l'École Coloniale, dont vous étiez un excellent élève, ainsi que vos contemporains nous l'ont dit, et votre carrière nous le prouve.

C'était à l'époque où florissait le Symbolisme ; vous fûtes envoyé pour votre service au Soudan, et là, vous avez composé le volume qui se nomme « L'Ame Errante », et qui a été édité chez Léon Vanier, celui qui publia l'œuvre du pauvre Lélian et des premiers Symbolistes suscités par l'art poétique nouveau « de la musique avant toute chose ».

Les poèmes qui composent « L'Ame Errante », et se suivent comme des fleurs dans une guirlande, sans qu'un titre ne différencie les uns des autres, se remar-

quent surtout par leur délicatesse et leur harmonie, aussi n'est-il pas étonnant, qu'un artiste qui se trouvait en Afrique comme vous, ait eu l'heureuse idée d'en mettre en musique une bonne partie.

C'était une preuve certaine d'indépendance si on songe que les poètes créoles se faisaient alors imprimer chez Lemerre comme Leconte de Lisle, Lacaussade et Dierx. Vous étiez à cette heure, le premier de cette colonie, ayant une technique différente de celle des autres. Dans ce petit volume il y a nombre de pages excellentes dans lesquelles on sent de « la musique encore et toujours ».

Le poète Mauricien, M. Edward Robert Hart, qui a été si bien accueilli par tous ceux de ce pays, qui ont une culture littéraire ou une notoriété indiscutable par leur situation politique ou de fortune, dans son étude sur Henry Bataille, nous a dit ce qu'il pensait des Vers libres qui, selon lui, servent si bien la pensée en lui donnant une harmonie et je ne sais quoi de particulier que n'a point le classique et monotone alexandrin qui n'est fait que pour les rimeurs ordinaires.

N'ayant pas d'entrave, le Vers libre selon lui, permet à l'inspiration d'être mieux rendue. Nous croyons qu'au contraire les règles de la prosodie et la richesse de la rime rare ne sont que très favorables à l'expression poétique et que la dernière conduit en des sentiers peu fréquentés et par conséquent utiles à l'originalité indispensable dans l'art.

Nous n'avons pas ici à étudier des théories sur tel ou tel genre de poésie, mais pouvons dire que les poèmes qui sont les plus appréciés de ceux capables de juger une œuvre d'art sont ceux satisfaisant le plus aux règles de la prosodie, en donnant la vie à une pensée originale. Nous en trouvons un exemple, quand nous lisons quelques-uns des poèmes manuscrits que vous avez bien voulu nous communiquer et que vous avez composés au cours de votre vie instable du Soudan au Congo, du Sénégal à l'Afrique Equatoriale, enfin à Madagascar, et qui montrent qu'à côté du poète au rythme sonore, il y a chez vous un peintre au chaud coloris.

L'extension du domaine colonial français a développé l'exotisme de notre littérature puisqu'elle avait sur tous les points de nos possessions, des administrateurs, dont un grand nombre avaient fait de bonnes études secondaires, possédaient le sens de l'esthétique, avaient la connaissance des langues des peuples chez lesquels ils se trouvaient, et parvenaient à pénétrer leurs mœurs, à connaître leur histoire et à s'assimiler leur littérature, pour ceux qui en possèdent.

Le mouvement avait déjà commencé en Algérie depuis longtemps, puis il passa en Cochinchine et au Tonkin, dont nous vient le livre le plus remarquable consacré à l'Opium par Boissière, le gendre du célèbre félibre Aubanel ; il n'a fait qu'augmenter depuis.

La langue maternelle s'est enrichie de ce fait d'idées, de mots et de couleurs nouvelles dont il faut savoir gré à ceux qui malgré l'éloignement, l'isolement, ont tenté de noter leurs impressions, malgré l'obstacle que le climat équatorial ou tropical opposait à leur volonté qui en triomphait cependant. Bon nombre de ces coloniaux artistes n'ont pas publié ce qu'ils ont écrit sous ces divers climats ; ils n'ont eu comme satisfaction que d'avoir rendu en de belles strophes ayant une saveur spéciale, des impressions fugitives qui ont su fixer.

Vous êtes de ceux-là, mon cher Confrère, qui venez aujourd'hui au milieu de nous, non pas avec grand nombre de livres, dont beaucoup de personnes connaissent les meilleurs morceaux, lus, murmurés, déclamés ou chantés, mais tout simplement avec vos souvenirs de séjour aux Colonies d'Afrique, recueillis dans le manuscrit où sont résumés vos Poèmes d'Outre-mer et dont vous me permettez de lire quelques-uns ; où, paysages, mœurs, pratiques, souvenirs, silhouettes de beautés étrangères, à côté de tableaux rappelant des peintures japonaises, et pensée philosophique, tout se rencontre et produit une émotion rare.

Poèmes d'Outre-mer ! Pendant que je parcourais toutes ces strophes, est sorti d'entre les feuillets une liste des tubes de couleurs que vous aviez dû comman-

der avant de partir pour le Sénégal ou Madagascar : carmin, laque carminée, vermillon français, bleu de Prusse, bleu de cobalt, bleu indigo, cadmium, jaune citron, c'est-à-dire toute une palette chaude, qui montre que le peintre est inséparable du poète. Ce détail était inutile, puisque certains vers ont des notations de couleurs comme le métal des palmes remuées ramageant de carmin l'écran de ciel lilas.

Beaudelaire a énoncé l'idée que l'homme ne pouvait pas plus se passer de poésie que de pain quotidien ; aussi devons-nous être reconnaissant aux poètes, dont quelques Vers ressuscités dans notre mémoire, viennent par moment nous faire oublier ou souvenir. Ce remerciement, je vous l'adresse tout sincèrement parce que j'ai eu un grand plaisir à connaître vos poèmes la soixantaine passée : il y a autant de plaisir à recevoir le salut d'un enfant, d'un adolescent, que le sourire d'une femme à trente ans.

Un jour, je rencontrais dans la rue, un enfant à figure éveillée, intelligente et fine, qui me saluait, je ne le connaissais pas et lui demandais son nom ; il me répondit : Georges François, et je lui dis que je le saluais à mon tour, en souvenir de certains Vers de vous qui m'avaient plu.

Notre ami commun le Dr Louis Ozoux, qui brosse de lumineux paysages coloniaux, traitera comme il faut le côté pictural de votre dualité d'artiste ; pour ma part, je m'arrêterai, en vous disant qu'au nom de notre Société, je salue en vous un poète, non pas un poète Réunionnais, comme dernièrement nous avons reçu un poète, Mauricien, mais un poète français tout simplement ; c'est-à-dire un véritable intellectuel ; et je souhaite que lorsque vous aurez mis la dernière main à vos Poèmes d'Outre-mer, ils viennent dans notre bibliothèque se placer auprès de ceux de vos devanciers, qui par leurs Vers ont illustré davantage leur pays natal, dont notre Société a été créée pour en exalter la gloire.

Deux poésies de Georges François

IN MEMORIAM PASTORIS

Farouche, ayant des peaux de fauves pour habits,
Et de ses bestiaux poussant la troupe errante,
Dans le désert que les souffles de l'ouest éventent,
Cinquante ans il hanta la tente et le gourbi.

Contre les grands lions levant le fer fourbi,
Dur aux hommes, il eut l'âme compatissante
Pour le chevreau blessé et la brebis bêlante,
Et connut la vie libre et ses destins subis.

Or, un soir, avant l'heure, ayant hélé ses bêtes,
Il leur parla, flatta plus longuement leurs têtes,
S'étendit sur le sol, puis mourut face aux cieus.

C'est pourquoi, traversant l'immense solitude,
Quelqu'un qui le connut cloua sur ce tronc rude,
Un frontal de génisse et des cornes de bœufs.

unre 6 20 08 7222

C'EST TRÈS VIEUX

C'est très vieux, c'est très ancien, ce sont des choses
Très douces à la maison blanche, au bout de l'allée
Avec les souvenirs de l'enfance en allée
Sous les palmiers, le long des grands hibiscus roses.

Les mousses ont mordu le bardeau des toitures,
La fenêtre est ouverte, et je sais, quelqu'un là,
Qui jadis, d'une voix reconnue, m'appela
De loin, lorsque le soir épaissit les verdure.

On n'a pas relevé les rideaux sur la rampe ;
La pierre s'e-t fêlée aux marches du perron,
Et c'est vers le passé que nous nous en irons,
Comme jadis, à l'heure où s'allument les lampes.

Je marcherai très doucement, en Etranger
A ces lieux, qui ne veut se faire reconnaître,
De celle qui rêvait souvent à la fenêtre
Quand le vent de la mer entraînait sous le verger.

Me feront-ils encor l'accueil de leurs paroles ?
Combien de jours, combien d'années depuis cela ?
Les Vieux parents conversaient sous la véranda
Avec la réflexion calme des voix Créoles.

Ils parlaient de choses intimes de famille,
Assis en cercle dans leurs fauteuils de rotin,
Et des proches hangars aux madriers disjoints,
S'échappaient des odeurs de sucre et de vanille.

Aujourd'hui la maison peut-être est sans lumière ;
L'eau qui chantait ne coule plus dans le bassin.
On n'entend ni les voix, ni l'aboïement du chien,
Et les chauves-souris sortent de la gouttière.

Et c'est très vieux, c'est très lointain ; ce sont des choses
Qu'on a perdues : la maison au bout de l'allée,
Avec les souvenirs de l'enfance en allée
Par la route du soir sous les hibiscus roses.

DISCOURS

DU

D' LOUIS OZOUX

Membre de l'Académie de La Réunion

Mon cher Ami,

Lorsqu'il fut, à notre Académie réunionnaise, décidé
que notre collègue A. de Villèle recevrait en toi le
poète et qu'à l'Artiste aussi fût souhaitée la bienvenue,
j'ai été heureux de me voir confier le peintre ; pour
deux raisons : la première, que ton œuvre picturale est
importante de nombre et de qualité ; la seconde que
nous pourrions discuter sur l'Art et la Peinture, ... une
fois de plus, car nous sommes perpétuellement en ba-
taille, et chanter nos cavalcades respectives, toi le té-
nor du modernisme, moi la basse du classicisme.

Vais-je te convaincre, aujourd'hui ? — Peut-être ! et
cela fait du bien d'expliquer, et, par là, de s'expliquer
soi-même, sans ambages et avec loyauté ; car si « ami-
cus Franciscus, amicior veritas ».

La Vérité ! Laquelle ?

Celle, appuyée de science et de tradition vénérable,
que nous dictent nos goûts ; dans l'Art, en effet, qui
n'est pas mathématiques pures, on estime vérité ce qui
vous plait ou ce à quoi aboutissent vos théories, et qui
finit par prendre la forme de cas ou d'états de cons-
cience.

Cependant, il est quelques principes généraux qui
semblent hors de discussion, tel celui-ci : l'Art est l'i-
mitation de la nature ; car, depuis le préhistorique des-

sinant un renne sur une omoplate ou sur la paroi de la caverne, jusqu'à M. Matisse, maître incontesté de l'École dite nouvelle, qui déclare s'appuyer uniquement sur la réalité, depuis le sculpteur primitif modelant, d'une boule d'argile, une statuette grossière, jusqu'aux Cavelier et Jérôme, très anatomiques, nul artiste n'a pu échapper à son inflexibilité ;

et en voici un autre, admis par tous : l'Art ne doit pas être une imitation servile ; aussi les copies prosaïquement précises, les trompe-l'œil ne comptent-ils pas pour de l'Art ;

il ne reste donc que l'approximation de la Nature, que nous appelons l'interprétation ; d'où, entre plusieurs, ces définitions de l'Art : l'homme ajouté à la Nature ; la Nature vue à travers un tempérament.

Mais, à partir de ce moment, la dispute est entre deux camps : celui qui veut au moins aussi beau que le réel, et celui qui enlaidit ; le premier part de ce postulat : l'Art est destiné à donner du bonheur aux yeux, au cœur, à l'esprit ; il n'est pas la peine d'aller dans les Expositions ni les Musées pour se contraindre, s'attrister de formes déchues ou pathologiques, et de couleurs ennuyeuses, ni pour se mettre martel en tête : nous portons assez le cilice ; à son avis, la Nature est belle, gracieuse, harmonieuse ; et ce qui a desserré le paysage conventionnel c'est l'amour, l'amour d'elle, aussi bien que ce qui a créé la Renaissance c'est l'amour de la forme humaine, l'amour qui transfigure. — L'École de l'enlaidissement déclare : « la beauté est figée, trop vue, continue dans le joli et finit par le fade ; charme et séduction, vieilles lunes ! nous voulons autre chose, la construction, l'austérité par exemple ; et, puisque l'expression brusque et forte, nouvelle est donnée par le laid, l'inouï, nous cherchons et exprimons le laid ». Si bien que, après elle, on a pu dire : la laideur c'est l'homme ajouté à la Nature.

A ce groupe, appartiennent ceux qui, observant que les œuvres dues à la fantaisie populaire, à la folie, à la naïveté de l'enfance, nous laissent rarement indifférents, peignent volontairement ou dessinent comme des enfants, des ignorants ou des fous : cubistes, futuristes,

dadaïstes, faisant craindre que leurs hiéroglyphes ne soient vraiment l'expression de conceptions délirantes.

Et certain public, d'être fortement impressionné par l'expression du laid, des à peu-près et des extravagances ; la force de ce public, tu l'as eue à propos de la fameuse farce Boronali ; il s'agissait, tu le sais, d'un tableau intitulé... « Et le soleil se couchait... sur la Mer Rouge » et exposé au Salon des Indépendants ; par qui avait-il été fait ? — par la queue d'un âne trempée successivement dans des couleurs et laissée libre sur une toile blanche ; Boronali n'était que l'anagramme d'Aliboron ; eh bien ! un nombre considérable de ces personnes toujours prêtes à béer en face de la nouveauté, et des critiques d'avant-garde, s'étaient extasiés devant la naïveté, le génie que révélait le tableau.

Revenons à nos écoles : toutes deux sont des écoles de sentiment, recherchant le cœur par les yeux ; en marge de chacune d'elles il y a les peintres qui ne s'adressent qu'à l'intelligence — façon de parler —, ceux qui s'intitulent géomètres, prétendent faire voir la quatrième dimension ou bien la « vie intérieure du Cosmos », ceux qui affirment leurs tableaux de « belles œuvres littéraires » en songent à révéler la Forme uniquement par la Couleur etc. etc.

Il existe les mêmes divergences entre les techniciens de la peinture ; pour les classiques, la technique doit s'effacer devant la recherche du sentiment, se rapprocher le plus possible de celle de la Nature, ou il n'y a pas de lignes, exprimer la qualité des choses, air, eau, chairs etc. — Dans l'autre groupe, arbres, fruits, corps humain sont sertis de traits de la largeur du fuscain ; l'eau a le même métier que le sol, la soie que la chair, le roc que le ciel ; les tableaux de chevalet sont peints avec des pinceaux presque bons pour les panoramas ; quelques-uns ne voient, dans une toile que prétexte à « explosions chromatiques », sont pleins de l'« ivresse de la couleur » ; le dessin importe peu ; on fait des ronds et des carrés de belle pâte, et cela suffit.

Tels sont, schématiquement, les groupes, en peinture ; bien des gens de bonne volonté n'y voient pas clair ;

d'autant que les marchands possèdent en propre des journaux et des Revues qui battent, de façon étourdissante, sur la grosse caisse à propos de prétendues vedettes; et donnent mal à la tête aux avertis eux-mêmes.

Où est la Vérité ?

Ce que je sais, c'est que toutes ces élucubrations parfois macabres, ces galéjades, ces partis-pris de déformation ne sont pas le visage français; le deviendront-ils ? — peut-être pas ! — Le visage français du beau est encore la noblesse malgré le lyrisme, la sérénité, la grâce, l'équilibre, la mesure; et lorsqu'on voit le peintre Degas, par exemple, qui travaillait cependant parmi les dames du corps du ballet de l'Opéra, c'est à-dire parmi des danseuses choisies pour leur plastique impeccable, nous donner des laiderons, des filles difformes aux jambes torses, aux poignets luxés, — lorsqu'on voit le peintre actuel Rouault, parfois génial au dire d'un admirateur que tu connais, exposer publiquement, comme produit de l'art français, une épouvantable caricature de la Femme, qu'il intitule d'ailleurs : « Rosa... la Rosse », on les accuse avec raison d'être trop souvent des farceurs, des accrocheurs de scandale, et l'on n'a plus foi en leur sincérité, c'est à-dire qu'on les marque du stigmate;

lorsqu'on aperçoit parmi ces « jeunes peintres » une horde d'étrangers, suisses, italiens, anglais, norvégiens, tchéco-slovaques, on est forcé de crier : pas français ! quand on voit la majorité de leurs œuvres s'en aller chez des marchands en quête seulement de bonnes affaires futures ou, comme l'a fait remarquer Vollard lui-même, en Allemagne, on crie encore : bon pour les américains et les boches ! et l'on se rappelle, avec le sourire, la réflexion de l'anglais mené au Salon des Indépendants et faisant la grimace dans ses grandes dents : « ah ! oh ! je ne aimais pas beaucoup le miousée Dupuytren ! »

Quelle excuse à cette Ecole ? Celle d'une mentalité spéciale peut-être ; car un homme s'est trouvé qui a écrit la phrase suivante : ...« les poètes, les peintres, en un mot, les artistes, sont gens qui ne savent pas tou-

jours bien ce qu'ils disent ni ce qu'ils font... » ; et cet homme qui tire son autorité de sa double qualité de peintre et de poète, s'appelle G. François

Que vânt ta boutade ? un empire !... Et elle va comme un gant à ce pot-pourri d'imaginations et de talents débridés ; c'est celle aussi d'un pince-sans-rire ; et en tout poète se réveille souvent un littérateur, qui ne peut s'empêcher d'écrire des phrases à facettes pour les alouettes que nous sommes en notre besoin de ce qui brille, soleil ou clinquant ; mais, quelque humoriste que tu sois, je te garde un petit de ma chienne pour m'avoir, ces jours-ci, étiqueté cubiste.

Et puisque tu es poète, il n'est pas possible que tu ne voies pas le synchronisme des deux crises : celle de l'art et celle de la poésie ; décadents en lettres, décadents en peinture et sculpture sont de la même époque ; qui a fait le mal ? — des états pathologiques, dont la mélancolie, à laquelle tu as payé la dime, toi même, et que tu as avouée en ce vers :

« Un infini désir de tristesse t'a prise,
Mon âme !... »

et qui, fait curieux et paradoxal, prend des hommes jeunes dont l'âge est celui des enthousiasmes, et les abandonne dès qu'ils commencent à vieillir, c'est à-dire à l'heure vraie des regrets et des nostalgies.

Qu'en est-il résulté ? — le manque de souffle en cette peinture aussi bien qu'en cette poésie, les pièces courtes, peu travaillées, les petites toiles demeurant ébauches, le cubisme en littérature, l'occultisme en Art plastique ;

qu'en reste-t-il de moins mauvais ? le vers libre et la pochade, états incomplets de la Forme et signés de la nonchalance.

Ce n'est pas de ces œuvres destinées à périr, mais des autres, saines et fortes que je voudrais t'entendre parler plus souvent, dans ton langage plein de flamme et d'images, en une véritable déclamation, qui, au dé-

but, me fit penser au vieux Grigneux, de Cabotins, qui s'écrie : « ... dans l'art parlé, je n'ai point de rival ; la critique, la technique, l'historique, l'esthétique ! ah ! j'en ai soutenu des discussions là-dessus, j'en ai fait de l'éloquence !... Oui ! toutes les intelligences de l'Art, je les ai, comme aussi toutes les vertus : conscience, volonté, foi même ! ... » et Grigneux ajoute : « ... méfiez-vous d'un artiste qui parle trop bien de son art ; il mange son fond, il perd sa sève ». Mais je savais que tu n'avais pas que le ramage.

Il n'est qu'une heure où tu sois médiocre : celle de la critique ; indifférence à l'analyse ? réserve mentale indulgence ou désir de ne point déplaire, voire de faire plaisir ?... un peu de tout cela probablement ; en tous cas, à chaque œuvre que l'on te soumet tu t'exclames ! « très bien ! parfait ! épatant ! » la leçon que l'on attend de toi est donc maigre ; et tu rends l'actualité à cette bourrade de l'un de nos Gouverneurs sortant de chez un collectionneur qui lui avait vanté tout ce qu'il possédait : « me prend-il pour un... ou bien est-il un... lui-même ? » Ai-je besoin de le répéter : je sais que... l'imbécile n'est pas toi.

Peintre de tes pinceaux et de tes tubes de couleur es-tu peintre de tes mots et de tes images verbales ?

Et d'abord dans ton « Ame errante » ? Bien peu ! et pour cause : puisqu'elle est l'exposition d'un état d'âme... il n'y existe guère que des paysages d'automne et d'hiver que l'on sent d'ailleurs, plus qu'on ne voit ; tel est Automne ;

Saison de deuil, Automne, Automne,
Haleine pourtant douce encore,
Calme fin d'été qui s'étonne
Du ciel triste et du jardin mort.

Le soir tombe, où tu te recueilles,
Passant ; voici tourner en rond
Vers les bois roux ou sur ton front
Les rêves défunts et les feuilles.

et voici, cependant, un tableau de genre :

La nuit couvre d'ombre et de silence le pâle
Et splendide décor du jardin endormi ;
Toute rumeur s'est tue ; et plus rien n'a frémi
Vers les bassins où se mirent les ciels d'opale.

Sous l'obscur bercement des choses taciturnes,
Devers les boulingrins lassés, et la douceur
Des fontaines pleurant sur un rythme obsesseur,
La Dame, indolemment, traîne ses blancs cothurnes.

Ses mains fines sur qui luisent des chrysoprases
Sont distraites ; ses yeux, où quelque flamme dort,
S'étonnent, égarés aux splendeurs du décor,
Où des gerbes de fleurs débordent des hauts vases.

C'est le royaume aimé du rêve et de l'idée ;
Les bancs sont d'argent mat ; et, comme elle s'assied,
Le bel adolescent dont la pâleur lui sied
Renverse à ses genoux sa paresse accoudée.

L'Ame errante, XVI.

Mais, et c'est l'éternelle histoire, l'homme qui regardait intérieurement, regarde enfin dehors ; il devient le vert galant de la Nature, de la femme et de la Poésie ; naissent alors tes « Poèmes d'outre mer ».

Fait normal : à mesure que tu aimes la peinture hachée des modernistes, tes vers perdent leur belle forme serrée ; don et besoin d'imitation de l'homme ! — et, banalité nouvelle, à mesure que ses yeux et son cœur s'ouvrent à la Vie, le poète devient de plus en plus peintre, coloriste, dessinateur ; écoute ta « Silhouette sur la berge »

... La rive découpait le ciel bleu sur le bief ;
L'air animait de caresses ta jeune écorce ;
Et, nerveuse de tes orteils fins à ton torse,
Et svelte, tu surgis là-bas d'un tel relief
Sauvage, que sur la ligne en fuite des plaines,
Confondant l'herbe obscure et les touffes de bois,
Les yeux des hommes blancs ne virent plus que toi
Dont le corps, imageant la toile aérienne,
Portait plus haut, toujours, les seins nus et l'amphore.

De la plupart des dernières pièces on peut faire des tableaux ; ton livre serait, facilement et avec plaisir, illustré ; voici « Soir de Carnage ».

Sur les sables se sont couchés les dromadaires ;
La sentinelle veille aux coins des campements ;
Et le divin bouvier guide plus lentement
Le grand chariot d'or dans sa route ordinaire.

Terre des vieux pasteurs et plaines où l'on erre ;
Mirages bleus des oasis ; enchantement
De la toute bonté qui choit du ciel élément ;
Rêves des âmes dans la nuit visionnaire.

Le calme des étés a composé son voile
De la froide phosphorescence des étoiles ;
Et des parfums de fleurs sourdent de toutes parts ;

Cependant que, parmi l'innocence des choses,
Gardant la bouche ouverte et les paupières closes,
Les têtes des guerriers saignent sur les remparts.

Pour ta peinture elle-même, elle devait, expression psychologique, être, au temps de l'« Ame errante », emplie des tons passés et de mystère ; non point ! si j'en crois deux de tes œuvres que je possède « Vue de la baie de Diégo » et « Allée à la Providence » claires, vives et colorées : preuve, — entre parenthèses — que dans ta fameuse tristesse il y avait une pointe de snobisme ; celle d'aujourd'hui ressemble à ton dernier recueil, est sincère, pleine de soleil ; l'œil et l'âme ne se trahissent plus, collaborent. Remercie d'ailleurs la Nature ; c'est pour avoir fait « Manguidy » à ses seins opulents de nourrice que tu t'es guéri de tes nostalgies.

Je ferai, en passant, un amical reproche — amior veritas — à l'artiste, harpe éolienne sensible au plus léger souffle, de ne point nous montrer comment il sent et exprime la mer et nos montagnes ; point d'ondes non plus, bondissantes ni calmes, calmes avec de beaux reflets verticaux, qui font faire le tableau deux fois, l'une dans l'air l'autre dans l'eau, ni de fruits qui font venir

aux yeux l'eau à la bouche ; pourquoi te refuses-tu à peindre le ciel, le ciel vert de La Réunion ? ou donc aurores, crépuscules, clairs de lune ? allons ! lève-toi parfois au chant du coq ; et, l'obscurité aussi te surprenant devant ton chevalet, deviens l'une des formes mystérieuses et confuses de la nuit ; ne redoute pas les rhumatismes ; et fais, vieux créole, quelques libations à Appollon, avec ton café du matin que tu veux brûlant et servi au lit.

Ce qui est assez piquant c'est la psychologie : tu es plein des effets sensationnels qu'obtinrent les amis, les Vlamnick, les Utrillo, les Metzinger, et tenaillé du sourd désir de leur ressembler ; mais tu veux aussi garder ta personnalité ; et tu finis par être le moins extravagant, le plus harmonieux, le plus classique des paysagistes ; oui, le plus classique ; et voilà qui t'apprendra à me traiter de cabiste ! le dessin est, chez toi, très suffisant, bien que, quand je t'en parle, tu répondes de façon peu... Académie réunionnaise « je m'en f... » ; et tu es incapable des faiblesses d'un Cézanne qui nous montre des bouteilles non d'aplomb et un billard penché au milieu duquel les bouts d'ivoire demeurent immobiles.

Si bien qu'à notre Musée Léon Dièrx, où tu laisseras, nous y comptons, une paire de toiles, les jeunes iront apprendre à voir d'abord sainement la nature avant de devenir des « fauves » à tous crins.

Je m'arrête devant un troisième G. François : l'administrateur en chef de 1^{re} classe ; ... mais comment se fait-il, M. l'administrateur, que vous soyez au mieux avec ces Demoiselles, les Muses ? Vous escaladez non le Piton des Neiges mais le Parnasse ; au lieu de monter vos 10 CV, les seuls qu'eût autorisés la République de Platon, vous enfourchez le Cheval Immortel ! Puis on vous rencontre au tournant des rues pittoresques, sur un petit tabouret, en train, nouveau Prométhée, de dérober le soleil ; que disaient les Indigènes à voir le Blanc suprême gribouiller sur un carré de toile ? mille et une sornettes, sans doute, puisque, ce qui entend le plus de bêtises au monde, c'est un tableau... prétendent les Goncourt.

Mais quel scandale !... Tu ne seras jamais Gouverneur !

De grâce ! Messieurs ! permettez que l'heure du Cercle et de l'apéritif soit noblement remplacée par celle de la peinture ; souffrez que les jours de fête, si fastidieux, lorsqu'ils sont vides, soient passés à entretenir à la fois et calmer notre passion des belles images, vestige, si vous le voulez, de la naïveté de l'enfance ; tolérez que la page blanche, le soir, soit la vasque où s'épanche en verbes choisis, rythmes et musique, le trop plein d'âmes gonflées ; la pratique des Beaux Arts, si elle est le geste égoïste de celui qui ne veut pas mourir trop tôt, est aussi la dévotion du fils soucieux d'illustrer sa patrie, petite ou grande.

Par bonheur quelques chefs donnent l'exemple ; tels de nos Gouverneurs tournent à merveille un sonnet ; tel autre, le regretté Danel, était parfait statuaire : le temps n'est pas perdu, que je sache, de Jules II, de Paul III, « l'Inspiré de Dieu »..., ni des François 1^{er}, qui se flattaient d'avoir artistes et comédiens pour familiers ; auquel de vous, Messieurs, l'Histoire de La Réunion laissera-t-elle comme à Laurent de Médicis, le surnom charmant et splendide de « Magnifique » ! ?

Pour toi, mon cher ami, continue à être artiste : la crise de chair et d'âme qu'est chaque désir de peindre, se résoud, tu le sais, en le bonheur profond de se trouver dehors, dans la sérénité revenue, en face de l'éternellement jeune, de l'éternellement belle ; et chaque fois que l'on peint, tu le sais aussi, on croit que c'est dimanche.

Lorsque plume et pinceaux seront près de tomber de tes doigts, tu te féliciteras d'avoir embelli ta vie d'un double culte : celui de ta profession et celui des Beaux Arts ; et tu songeras que, longtemps avant d'enclorre ton cœur trois fois mort sous un tertre de béton, tu auras, selon la phrase précieuse d'un autre poète,

« enclos ton cœur vivant
« dans un tombeau de pierreries ».

D^r OZOUX.

RÉPONSE

DE

M. GEORGES FRANÇOIS

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Mes chers confrères,

Messieurs,

En mars de l'année 1911 un Gouverneur qui devait laisser dans ce pays la réputation d'un Administrateur avisé, d'un esprit délicat, d'un galant homme et aussi d'un homme galant, créait par arrêté, l'Académie de la Réunion. Cette institution était destinée dans l'esprit de M. Garbit à grouper les intellectuels isolés, à provoquer des communications qui seraient d'abord lues puis réunies et imprimées annuellement. De la sorte quantité d'études scientifiques et littéraires qui d'ordinaire ne franchissent pas le seuil du cabinet seraient livrées à la publicité pour le plus grand plaisir et le plus grand profit de tous. Des membres titulaires étaient une première fois nommés. Et si vous voulez bien vous souvenir que sous une autre Coupole, les membres d'une autre Académie siègent au nombre de 40, vous apprécierez l'intention vraie du fondateur qui fixa à vingt les membres de la Confrérie dont nous sommes aujourd'hui les invités.

Ainsi constituée, consacrée, estampillée officiellement, la jeune Académie s'organisa. Elle se donna des statuts, nomma des membres honoraires et confiante dans sa force se mit elle-même à l'œuvre.

Le Gouverneur Garbit avait été bon juge.

Si d'ordinaire les procès-verbaux des séances d'hommes commissionnés ne sont guère que l'écho du ronflement d'un sommeil d'honnêtes gens gardés par un Secrétaire, l'Académie entendit dès le début rompre avec ces errements. Elle siégea avec assiduité et écouta toujours d'une oreille attentive la lecture de communications aussi diverses qu'intéressantes par quoi se manifestaient des talents qui d'autre manière fussent restés insoupçonnés. Depuis 15 ans les conférences qu'elle tient rassemblent dans ce local l'élite intellectuelle du pays, et son effort accumule les matériaux les plus divers pour que se soutienne et s'amplifie la Vie spirituelle locale. Or, voici exactement 15 ans, que moi, né dans ce pays et resté créole par toutes mes fibres, j'ignore ces choses merveilleuses.

De grâce ne sursautez pas à cet aveu. Attendez plutôt que je m'en explique, car j'apporte ici une âme faite de candeur et en quête de pardons.

J'accuse de ma déplorable et longue ignorance non pas les hommes, mais l'éloignement. Même quand on aime, — et comment ne pas vous aimer, — l'espace est une terrible réalité.

Pendant beaucoup plus de 15 années, sur l'autre versant de ce monde qu'est l'énorme Afrique, j'ai suivi mon destin heureux ou maussade selon les heures. J'ai été comme tant d'autres à côté de moi, celui que les nécessités d'une carrière ont dépaysé, qui a rompu plus d'une attache et perdu ses meilleures relations. Mais un jour arrive où l'on s'aperçoit qu'il faut quelque part reprendre racine ; et l'on se demande où aller. A la question, une voix alors, celle de la sagesse extérieure répond : Mais va donc te retremper au lieu où tu es né !! Aventure assez commune ; celle de pas mal de gens ; la mienne.

D'autres voix, étrangères celles-là, m'avaient bien soufflé ; Vous allez à la Réunion ? Pour y faire quoi ? Pour retrouver des compatriotes insociables qui se regardent avec des yeux en porcelaine ; une démagogie en délire où, aux jours d'élection, le lion populaire assoiffé de sang vous égorgera. Si vous aimez, la chasse c'est une autre affaire. Passé six heures du soir vous

pourrez faire dans les marais du Chef-lieu de profitables hécatombes de canards et de cochons sauvages.

Je n'écoutais pas ces perfides. Je partis et j'arrivai.

Dans l'après-midi ensoleillé, une souveraine lumière baignait le paysage dyonisien. Du Cap Bernard à St-François, chaque détail des montagnes natales m'apparut si nettement que je me figurai n'avoir jamais quitté l'île incomparable. En ferai-je l'aveu : la ville me sembla embellie. Il y régnait plus d'animation qu'autrefois. A mes yeux de vieil Africain de l'Ouest, l'ordonnance architecturale des maisons, surtout des nouvelles, l'entretien méticuleux des intérieurs en général somptueux, me firent mieux encore prendre conscience de ce que représente une Colonie comme celle-ci. Oh ! je sais : le long des trottoirs et des caniveaux prospère une herbe évidemment touffue ; mais je ne suis ni édile, encore moins médecin, et du seul point de vue de l'agrément, ces perspectives d'un vert doré canalisent bien plaisamment les regards ; le Lion populaire pour qui c'était l'entracte, dormait paisiblement ; la vie plus chère avait raslé les animaux errants ; le visage des gens était amène ; surtout les cœurs des vieux amis retrouvés avaient gardé la même température.

Or, un matin je me trouvais précisément chez le plus ancien et le meilleur de ces amis, le Docteur Azéma. Si vous avez comme moi le privilège de pénétrer à toute heure dans la calme et accueillante maison de la rue du Conseil, vous savez ce qu'a de réconfortant, d'apaisant, d'exquis, la société du diable quand le diable s'est fait ermite. Nous causions donc, et la conversation tomba sur la chose du moment, une conférence extrêmement intéressante qu'avait faite l'un des membres les plus distingués de cette Académie. Je m'enquis des travaux de la docte Assemblée et, pour mieux me documenter, j'emportai en m'en allant la collection de ses bulletins. Chez moi, je feuilletais le premier volume, quand, brusquement, j'eus un recul. Non ! Mais était-ce bien vrai ? Parmi les noms des membres honoraires dont je suivais la liste, un assemblage de lettres avait provoqué mon étonnement. Je pris mon lorgnon, j'en essayai conscien-

cieusement les verres. Il n'y avait pas d'erreur possible : Depuis 1911, et je l'ignorais, je faisais bel et bien partie de l'Académie. — On a beau poser pour la forte tête ; les surprises de ce genre vous donnent un coup au cœur.

Avoir vécu toute une vie comme le commun des hommes ; avoir été en butte comme vous tous à ces tiraillements et déboires qui font de nous, selon notre nature, des mécontents, des aigris, des révoltés ou des fous furieux ; s'être cent fois, comme le héros des Shakespeare, posé la question redoutable : *Etre ou ne pas être*, et se réveiller un matin dans une sorte de 21^e fauteuil quasi immortel. Quel rêve ! et ce fut mon destin. Ce destin, je le dois à vous, aux compatriotes qui malgré l'éloignement ne m'avaient pas oublié. Cette surprise je la dois à ce postier de brousse infidèle qui laissa au fond de son sac mon brevet d'académicien et dont l'heureuse négligence devait reporter pour moi juste à l'âge où l'on en a le plus besoin, la possession de la fabuleuse réalité. Acceptez le tribut de mon infinie reconnaissance.

Dès lors, il devait arriver ce qui inéluctablement arrive quand la veine commence. *Un* vient rarement sans *deux* ; et *deux* ne vient jamais sans *trois*. Au titre dont je me croyais suffisamment comblé, voici que deux autres s'ajoutent : celui de poète que m'a décerné M. de Villèle et celui de peintre dont me gratifie le Docteur Ozoux.

C'est au docteur Ozoux que j'en aurai tout d'abord, ce dont son collègue m'excusera à cause d'une urgence qu'il a sans nul doute déjà aperçue.

Vous avez certainement encore présente à la mémoire, la séance maintenant historique où l'Académie de la Réunion reçut un poète renommé de l'île voisine. Comme autrefois des femmes en délire livrèrent à une meute furieuse l'harmonieux Chanteur de Thrace, M. Hart fut jeté pantelant sur la table de vivisection où fibre à fibre, le docteur Ozoux sans couleur de consultation, le déchiqueta. Mais, admirez la délicatesse de la méthode et l'excellence de l'anesthésique dont usa le praticien. Non seulement M. Hart se releva sans la

moindre trace de ce que les chirurgiens dans leur langage de poudre aux yeux appellent le choc opératoire, mais encore il avait le sourire. Quant à l'assistance, elle bruissait d'admiration, comme un groupe d'internes des hôpitaux après une opération faite de main de maître. Pour moi, ce n'est que bien plus tard et après mûre réflexion, que je tirai de l'enseignement du Docteur cette conclusion : qu'un homme est toujours exactement le contraire de ce qu'il paraît être. Paradoxe dira-t-on ? Vous me comprendrez si j'hésite à me prononcer et voici pourquoi.

J'avais un instant pensé qu'avant de me conduire jusqu'ici, le docteur Ozoux pour qui j'ai une amitié capable des pires complaisances m'aurait charitablement communiqué la fiche pathologique qu'il vous a lue sur mon cas. Mais non. — Rien. Une sollicitation eût été déplacée. Ayant à m'examiner pour l'affection *peinture*, il me demanda un jour communication de pièces de vers écrites par moi autrefois, de l'air d'un magistrat instructeur qui réclame des pièces à conviction. — Je lui livrai en tremblant un volume, plus un manuscrit. —

Un autre jour — le soleil ne s'était pas encore dégagé des brumes matinales — le docteur Ozoux heurtait à ma porte. D'un coup sec il me serra la main et me posa la question suivante : A quelle heure prends-tu ton café le matin ? — Je crus habile de lui faire cette réponse imagée : l'Aurore m'apporte elle-même la tasse. — Bien me dit-il. — Une poignée de main plus sèche encore, et il s'en alla.

Etrange ! Je ne l'ai revu qu'il y a un instant. Vous l'avez et je l'ai entendu moi-même à mon sujet. Je m'excuse de ne pouvoir lui répondre point pour point. Mais, au fait, si je tire de mon bord comme il a tiré du sien, cela ne vaudra peut-être que mieux et c'est en toute indépendance que je compte lui servir quelques vérités.

Donc, d'après le Docteur Ozoux, on ne paraît jamais être ce que l'on est en réalité. Aussi, quand la nouvelle me parvint que l'Académie me recevrait aujourd'hui en

qualité de peintre, je fus d'autant plus tenté de croire que je l'étais, que je n'en ai pas les apparences.

Nous avons tous du peintre une idée préétablie et si nette, que cette idée se détache dans notre esprit avec un relief presque toujours caricatural. Le peintre est cet être sublunaire, étrange et famélique qui passe parmi les bourgeois ahuris, chargé de boîtes, de toiles, d'un chevalet et d'un pliant. Il a la barbe hirsute ; il a surtout la chevelure abondante et répandue. Selon ses dispositions, il s'installe au coin d'une rue ou dans un jardin public, ou bien encore, à l'écart dans la campagne, il imagine aux montagnes, aux fleuves, aux bois, des couleurs d'autant plus vraies qu'elles vous paraissent déraisonnables. Parfois aussi, sous prétexte d'études de nu, il s'enferme dans son atelier avec des femmes sans vêtement. Le voisinage se scandalise et son épouse se tue.

En toute sincérité, je vous prends à témoin. Me connaissez-vous un domicile clandestin ? M'avez-vous souvent rencontré chargé de bois et de tissus ? et pensez-vous que je puisse jamais rester accroché par les cheveux à une branche, comme il advint à Absalon ? Non n'est-ce pas. Eh bien c'est précisément à cause de tout cela que d'après le docteur Ozoux je suis peintre, et n'aurait-il pas même ajouté : de talent !

Je viens de souffrir dans ma modestie. Mais j'ai ma revanche en surprenant pour une fois la science en défaut.

Si je rejette un titre immérité je dois avouer ma passion pour la peinture, le plus complet de tous les arts, passion qui fait que ma vieille amitié pour le docteur Ozoux est à base d'admiration.

Ozoux est un de ces hommes privilégiés qui, vivants, peuvent se dire qu'ils ne mourront pas tout entier. Dans la force de l'âge, il a déjà fait son œuvre et l'œuvre est considérable. Vous ne la soupçonnez pas. Vous n'avez vu, parcimonieusement exposés, que des fragments qui ne vous permettent pas de juger de l'ensemble. Apprenez-le et soyez-en très heureux, Ozoux a employé et con-

tinué chaque jour d'employer à magnifier la beauté de son pays, tout l'enthousiasme de son talent et de son cœur. Rien de comparable n'avait été tenté ici.

L'album de Boussin dont il ne faudrait toutefois pas sous-estimer la valeur, ne représente, en comparaison, qu'un document, précieux sans doute pour les aspects et les choses disparus, mais en somme figé et froid. Madame de Kervéguen qui de toute évidence fut le plus puissant de tous nos artistes locaux, a délibérément banni de son œuvre le paysage. Rien des aspects de cette Colonie ne l'a jamais tentée. Grimaud et Cudenet, bien que dépassant l'illustration en couleurs des bons ouvrages de botanique, ne parlent pas à l'imagination. Julien Blay, coloriste habile et dessinateur plein de ressources, n'a pas eu le temps de réaliser ses promesses. Quant à Le Roy, son romantisme a surchargé d'accessoires inutiles sa merveilleuse mémoire visuelle. Il était réservé à Ozoux d'interpréter et de fixer les aspects si divers et magnifiques de la Colonie. —

Mais me voici très perplexe. En Ozoux, par la plus astucieuse des traclations, l'artiste se serait-il composé pour donner une sorte de démonstration par le fait aux théories du savant ?

Ce petit homme d'aspect tranquille, au geste sobre dans le privé, qui s'en va d'un pas en cadence avec sur l'oreille gauche un casque en équilibre indifférent, vous le voyez, n'est-il pas vrai, peignant de petits tableaux de genre, signolant une fleur, léchant une aquarelle. Erreur, erreur, vous dis-je !

Le grand, l'immense, l'infini, sont les prédilections d'Ozoux. Sur des toiles de 15, ce qu'il fixe comme d'instinct, c'est la montagne, l'étendue sans limite de la mer, le vertige des ravins, le chaos des caps basaltiques, les aurores merveilleuses et les crépuscules tragiques. S'il condescend à s'attaquer aux arbres, l'attaque est dirigée contre les immenses et parmi les plus immenseuses contre celui qu'une floraison écarlate recouvre d'un impé-

rial et sanglant manteau. Arrière alors les brosses, parce qu'insuffisantes. Arrière les pinceaux de toutes tailles, qu'ils soient de martre ou de poils de porc. Un seul outil convient, le couteau à peindre qui écrase la pâte en coulées épaisses. Et quand après la séance la conversation revient à la peinture, écoutez l'homme évoquer par des mots, quoi?... la lutte, le combat corps à corps avec la Nature, Sphinx à qui il faut arracher son secret. Ce doux d'aspect, ce tranquille, ce timide, n'est en somme qu'un violent. Et voilà où sa théorie triomphe.

Mais l'affirmation désenchantée du poète sera-t-elle donc toujours vraie ? Est-ce que toujours, de la source de nos félicités jaillira quelque chose d'amer ? Est-ce qu'éternellement les coqs chanteront trois fois ? Je le crains, car me voici versant furtivement dans la coupe de nectar une goutte de poison. Quand j'ai bien examiné, admiré, louangé un tableau d'Ozoux, je sens mon visage s'illuminer de la joie satanique d'un chercheur de tares. Car j'ai, là, découvert une étrange juxtaposition de carrés, de cercles, de parallépipèdes, de dièdres, de triangles, de trapèzes, bref toute une géométrie au moyen de quoi Ozoux représente un visage humain, un reflet de soleil, une gargoulette, le vent qui passe ou une carambole. Oh ! je sais, tout cela est discrètement fait. Mais ce n'en est pas moins fait. Alors je glisse ces mots dans l'oreille du peintre qui sursaute : Tu es le père naturel de ces cubistes que tu abominés et qui sont ma dilection, parce qu'ils revendiquent une filiation et qu'ils sont comme toi pleins de talent. —

Vous avez certainement vu en original ou en reproduction, des tableaux cubistes, à plus forte raison des tableaux impressionnistes ou pointillistes. A première vue cet imbroglio de lignes points et couleurs peut effarar. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : c'est l'aboutissement dernier de ce qui précédait. Il suffit de s'y faire. Telles œuvres ignominieusement chassées des salons se trouvent maintenant au Louvre. C'est parce qu'on avait tout subordonné au dessin, que la ligne plus tard devait être moins recherchée. C'est parce qu'on n'avait

pas assez vu la couleur, qu'il importait de faire beaucoup de couleur. Changement, réaction, c'est la vie même, c'est l'explication de tout, de la politique, de la littérature, de la peinture, de la science elle-même et de sa voisine, la Mode.

Ne nous épouvantons de rien ; le monde marche, la boule tourne, l'art continue ; ayons seulement l'horreur des œuvres qui manquent de sincérité. — Il est bien rare qu'en matière d'art surtout, les novateurs, même s'ils effarouchent tout d'abord, n'apportent pas une beauté nouvelle, ne créent pas un frisson nouveau. Dans tout novateur, il y a surtout un poète, parce que il y a un créateur — Demandez-le au Docteur Ozoux.

Poète, mot que j'aime comme vous à prononcer, mot harmonieux, parfois même utile, parce que de M. Ozoux à M. de Villèle il me ménage une transition.

Mesdames et Messieurs, je ne connais, du moins personnellement, M. de Villèle que depuis peu de mois. Pendant mes autres séjours à la Réunion, j'avais seulement croisé parfois cet homme que vingt années ne devaient pas changer. Dès la première fois, ses yeux mobiles et chercheurs, son profil mythologique, sa barbe toute de fantaisie, avaient imposé à mon esprit l'image bien connue de certaines divinités champêtres. Ainsi aiguillé par le pressentiment vers le domaine géographique j'eus l'occasion de lire dans des revues, brochures et journaux, des articles de lui, extrêmement documentés, parfois presque véhéments, où il était parlé des choses de l'agriculture avec une telle compétence, un tel amour des plantes et de la terre, que sous la raide hypothèse d'une fois installée devait fatalement me pousser à ces autres déductions : M. de Villèle est probablement fait pour deux bons tiers de Tityre et pour un tiers de Mœbbée ; et encore ceci ; l'influence ensorcelante du divin Virgile a dû passer sur cet homme.

Conclusion : Il y a en M. de Villèle, avoué ou caché, mort ou vif, un Poète.

Peut-être avez-vous remarqué que lorsque l'existence d'une chose s'impose à nous avec une certitude aussi forte qu'irraisonnée, le mieux est, pour la découvrir, de ne pas la chercher du tout. Le hasard et les circonstances se chargeront toujours de vous y conduire.

J'étais donc parfaitement en paix. Or un jour que je rouvrais le tome premier du Bulletin de l'Académie, — vraie boîte à surprises décidément — un titre et la disposition typographique bien connue du Sonnet, retinrent mon attention. Je lus les quatre strophes. Elles sont exquises. Je ne résiste pas au plaisir de vous les dire, en vous priant seulement d'excuser ma diction.

AMITIÉS FÉMININES (1)

Sur le détroit Malais qu'empourpre le couchant,
C'est un vieux tronc moussu flottant à la dérive,
Qui n'ayant point servi de mât ou de solive,
Épave sans passé n'offre rien d'attachant.

Attardés dans le ciel à cette heure, et cherchant
Sur les flots explorés d'une façon craintive,
Un abri pour la nuit qui brusquement arrive,
Des ramiers le voyant, s'y posent sur le champ.

Dans l'ombre, à la chaleur de tant de plumes blanches,
Ce débris des forêts pense au temps où ses branches
Se fleurissaient d'amour, de nids et de chansons.

À l'aube, les oiseaux vont aux côtes voisines,
L'arbre abandonné roule aux lointains horizons,
Et moi je songe à vous, Amitiés Féminines.

(1) Nous donnons ici le texte définitif de ce sonnet tel qu'il a été imprimé dans *Rayons de Miel*.

Ce reproche si discrètement formulé, cette plainte murmurée à peine où, Mesdames, vous est si bien montré le crime d'inconstance qu'il ne faut plus commettre, une minute, m'embua de mélancolie. Puis j'allai à la signature et je lus : Auguste de Villèle.
C'était bien mon homme.

L'exquis et court poème était suivi de six autres, d'une forme aussi ouvragée, d'une rareté de pensée et d'expression pareillement heureuse. L'âme d'un vrai poète y vivait, sonore, tendre, mélancolique et sentimentale, avec la résonnance de ces vases auxquels le moindre coup d'éventail est fatal.

Écoutez cet autre sonnet. Il s'intitule :

PLEIN OCÉAN

Vous en admirerez la coupe ternaire étonnamment chantante.

Sterne ou pétrel, frégate ou fou, pas un oiseau.
En bas, en haut, pas un courant, pas un nuage.
Pas un brisant, pas un rocher, pas une plage ;
Pas un fucus, pas un varech glissant sur l'eau.

Voile ou fumée, au bas du ciel, pas un vaisseau ;
Écume ou moire, autour de nous, pas un sillage ;
Auprès, au loin, rien de vivant qui vole ou nage ;
Toujours ce bleu mystérieux comme un tombeau.

L'immensité de l'Océan au fond morose
N'offrant au yeux rien d'imprévu qui les repose,
Augmente en nous le grand regret des biens enfuis.

C'est vous surtout, qu'on veut alors, du fond de l'âme,
Plus qu'un sol vert, plus que des fleurs, plus que des fruits,
Mains des amis, fronts des enfants, voix de la femme.

M. de Villèle a bien voulu ouvrir pour moi sa cassette. Elle est pleine de perles éblouissantes, rapportées des mers qu'il a visitées, des pays qu'il a vus, des autres

humanités qu'il a traversées et aimées, car, selon la pensée du grand latin, rien d'humain n'est étranger à cet homme — Elle est pleine aussi de médaillons de famille où les paysages de l'île natale forment un fond de fines couleurs et de lumière à des visages chéris.

En lisant M. de Villèle on perçoit à merveille ce que représente un poète. On se rend compte que le poète est ce magicien qui extrait de nos sentiments ce qu'ils ont d'essentiel, d'universel et de noble ; qui nous fait comprendre de nous ce que nous n'avions pas compris, et qui entrechoquant des mots comme un musicien entrechoque des accords, évoque pour chacun de nous son monde inconnu.

Les poésies de M. de Villèle, actuellement sous presse à Maurice, porteront ce titre charmant *Rayons de miel*. Elles ont été écrites non pas sur un coin de table, mais au détour d'un champ de cannes, à l'ombre d'une ravine, au cœur même de la Nature qu'elles reflètent et magnifient. Je ne m'étais pas trompé. M. de Villèle est un Faune.

Mesdames et Messieurs,

Vous venez d'entendre, formulées en mots légers pour ne pas fatiguer votre attention, des considérations sur la poésie, la peinture, la littérature, l'art en un mot.

Ailleurs, vous avez certainement entendu des personnes qui, n'envisageant des choses que le côté réputé pratique, profèrent cette grave affirmation : Les artistes qu'est-ce que c'est ? des inutiles. L'art, à quoi cela rime-t-il ? à rien.

Eh bien, n'en doutez pas, ceux qui parlent ainsi sont des ignorants.

On peut très bien supposer une civilisation dépourvue de savants. Une civilisation sans artistes, cela ne s'est jamais vu. Nous en avons les preuves convaincantes. Les découvertes faites en France dans les grottes des

Eyzies, montrent qu'à une époque tellement reculée que nous hésitons à la fixer, le stylet qui était l'unique outil de l'homme, lui servait à ces deux fins essentielles : tuer l'animal dont la chair servait à la satisfaction du premier de ses besoins naturels, graver ensuite sur la pierre la forme du même animal, avec l'évident souci de produire une œuvre d'art.

Les explorateurs qui les premiers visitèrent l'Afrique et abordèrent des peuplades plongées depuis l'origine dans la plus horrible des barbaries, ont été surpris et aussi consolés, en constatant que la parole des chanteurs charmait l'âme de ces Barbares, comme autrefois la voix d'Orphée domptait les bêtes.

La plus belle des civilisations, celle de la Grèce antique, fut presque exclusivement une civilisation à base d'art. Pendant des siècles, les poèmes homériques furent le pain spirituel et quotidien, dont sans exception, les hommes d'alors se rassasiaient. L'Illiade et l'Odyssée étaient achetées à des prix énormes. A un moment d'intense activité commerciale, quand les vaisseaux marchands approvisionnaient en denrées de toutes sortes les ports de la Méditerranée, des armateurs avisés transportaient à Rome, à Alexandrie, dans le Levant, des cargaisons entières d'objets d'art, et, précieusement emballés, quelques exemplaires des illustres épopées, réclamés avec impatience par d'opulents collectionneurs. La demande était si forte, qu'il se forma de véritables corporations de scribes, uniquement occupés à recopier les poèmes d'Homère. Un nombre incroyable d'ambulants, à les réciter dans les campagnes et les villes, gagnaient largement leur vie. Puis, phénomène que les artistes connaîtront toujours à leur détriment, le commerce et la spéculation s'en mêlèrent. Ce fut à qui devait se prétendre détenteur du seul texte original. Alors cent versions augmentées d'interpolations fâcheuses, défigurèrent ou altérèrent le texte vrai.

L'Œuvre d'Homère comme un produit réputé de l'industrie, connut ainsi la plus haute des consécérations : la falsification.

Cette histoire d'autrefois est encore vraie, et sera fort heureusement l'histoire de toujours et de partout. Demandez à un Anglais de vous citer un grand Anglais, il vous nommera Shakespeare ; à la même question un Espagnol vous répondra Servantès, un Portugais Camœns, un Italien Virgile et Dante, le Titien, Raphaël, un Allemand Goethe et Wagner — car un musicien c'est toujours un artiste. Vous savez aussi bien que moi que ce que nous appelons la Renaissance, fut surtout la renaissance de l'art. Vous n'ignorez pas le rôle que troubadours et trouvères jouèrent en France, et quelle est aussi l'influence de Ronsard et de la Pleiade. Si le siècle de Louis XIV est resté le grand siècle, c'est à cause de l'illustration que lui donnèrent ses écrivains — et les écrivains sont bien, n'est-ce pas des artistes. Avec Voltaire, la France par sa langue s'annexa spirituellement l'Europe. Et avec Voltaire encore, avec Jean-Jacques Rousseau, ce rêveur impénitent, et les encyclopédistes, se préparait tout bonnement, par la Révolution, l'un des plus grands bouleversements sociaux qui se soient vus.

A quoi servent l'art et les artistes ? Eh bien ils servent à cela, et soyez persuadés que le renom dont jouit la Réunion dans les seuls milieux qui importent, est dû beaucoup moins à l'excellence de son sucre, de son rhum et de ses parfums, qu'à l'œuvre d'art naturelle qu'elle est ; à ces écrivains qui s'appellent Parny, Leconte de Lisle, Dièrx, Bédier et Leblond ; à ce poète du geste héroïque : Garros.

Ce renom, il ne faut pas le laisser perdre ; il faut continuer d'entourer d'un culte sans défaillance les choses de l'esprit, aimer en un mot l'art et les artistes.

Le but poursuivi par l'Académie de la Réunion est précisément cela. Par les institutions de cette sorte, par les enrichissements aussi de notre Musée, le pays continuera bellement — étant à lui seul une société, et réelle et vivant — d'être une colonie dans le sens du mot tout court.

Sans parler de l'Afrique du Nord qui prolonge la Métropole et où nous avons repris, mais pour reconstruire,

le vieil anathème : *delenda Carthago*, la France a bien d'autres colonies dont elle peut tirer orgueil. Mais ces colonies et la Réunion, ce n'est pas la même chose. Et parce que maintenant toutes les places sont prises et les temps révolus, ce ne sera jamais plus la même chose.

Si vous voulez me prêter encore quelques minutes d'attention, je vous montrerai les dissemblances qui séparent et sépareront toujours la vieille colonie de la Réunion d'une de nos nouvelles colonies, l'Oubangui par exemple, que je connais bien, pour l'avoir administrée. Tout ce que je dirai de celle-ci, sera exactement le contraire de ce qu'on sait de celle-là.

En Oubangui l'occupation, la possession résulta de la conquête. Le pays était peuplé ; des colonnes expéditionnaires soumièrent les populations par la force. Ce fait, pour exorbitant qu'il paraisse, est un fait ; mais si l'on ajoute que notre arrivée a préservé du régime des plus sanguinaires tyrannies un nombre de vies incalculable, la force ici se confondra avec le droit.

Le territoire est immense : il représente à peu près exactement celui de la France. Peu d'accidents de terrains ; seulement à l'horizon des plaines, des collines dont le mirage disparaît dès qu'on s'approche.

Deux grands fleuves, le Congo et l'Oubangui au cours encombré d'îles, y donnent accès. La navigation est très pénible, sur les vapeurs à aubes flanqués de péniches où grouillent sans abri, dans une promiscuité repoussante, la foule des passagers indigènes. Les Blancs du petit vapeur n'ont pas grand chose à leur envier : nourriture de gargotte, cabines inhabitables, et, dès le crépuscule, sur un pont insuffisant, le côté-à-côté des lits de camp aux moustiquaires soigneusement bordées, car les nuits là-bas foisonnent de bêtes ailées.

Il ne faudrait pas s'attendre à y trouver des villes. Seul le chef-lieu, Bangui, mérite à peu près ce nom. Comme société, des fonctionnaires, et un nombre plus petit de commerçants. Quelques visites, des réceptions officielles au Gouvernement, des sauteriers, à cela se réduit la vie mondaine. Ailleurs, rien que des Postes, c'est-

à-dire à côté des bâtiments réservés à l'Administrateur et d'ordinaire en pisé, des factoreries qui vendent de la colonnade, des conserves, des armes de traite. A l'écart, le village indigène, cubes en torchis, au toit pointu, qu'une rigoureuse hygiène aligne comme un camp pour militaires.

Les Postes, tous les centres de quelque importance, sont aujourd'hui reliés par un réseau routier. L'Administrateur y voyage en tipoye, abrité du soleil par un petit tunnel en paillotte, mais livré comme une proie exaspérée, à la piqure sournoise et lancinante des mouches tsé-tsé. Quant au Gouverneur, qui ne dispose pas comme celui d'ici du wagon-salon d'un train spécial, il voyage en automobile. Une pour lui, cinq ou six autres pour les domestiques, les malles, les tables, les chaises, le tub, la literie, la vaisselle, la batterie de cuisine et les provisions de bouche.

Elles sont extrêmement pittoresques ces randonnées, et très instructives. J'en ai fait une très longue, 45 jours, en compagnie de ma femme.

Comme les quatre cinquièmes de la population autrefois disséminés dans la brousse ont été ramenés sur la route, le voyageur perçoit avec saisissement et comme d'un coup, l'énormité des migrations et des tueries qui ont poussé là, l'effarant tohubohu des races. Il serait à peine exagéré de dire que d'un kilomètre à l'autre, les types, les idiomes et les usages changent. Un exemple : Nous avons depuis deux heures quitté Bangui que je me trouvais dans un village où l'enthousiasme tout administratif des habitants nous avait forcé au ralenti. Soudain quelle ne fut pas ma gêne, de constater que dans l'assemblée figuraient quelques spécimens du beau sexe, totalement dépourvus de vêtements. Pour me faire une contenance, je crus décent de me mettre mes verres fumés. Dans le village suivant ce fut bien pis. Dans le troisième le scandale atteignit son paroxysme. Mais admirez la merveilleuse puissance d'adaptation de l'homme ; à l'étape il me fallut du temps pour m'apercevoir que les balayeuses et les porteuses d'eau qui de-

puis une heure nous environnaient, n'avaient sur elles rien, pas même une ficelle.

Vous voyez que si la vérité est une question de latitude, la pudeur n'est qu'une affaire de degrés.

Qu'est là-bas le mariage ? le simple troc d'une femme contre quelques mètres d'étoffe, des chèvres et un chien. La polygamie existe forcément. Certains Sultans de la région confinant au Soudan Egyptien, avaient un sérail de 500 têtes. A leur mort, les épouses les plus aimées et les esclaves les plus fidèles étaient égorgées et enterrées en même temps qu'eux.

L'anthropophagie n'a pas encore totalement disparu. Il y a seulement quatre ans, après une de ces vendettas qui mettent si souvent aux prises deux villages, plus de cinquante cadavres furent dépecés, fumés, emportés et mangés par les vainqueurs.

Je pourrais vous narrer encore bien d'autres choses. Mais le temps vraiment me talonne.

Des colonies de ce genre sont évidemment à nos antipodes. Pour le moment rien d'étonnant à cela, car leur évolution commence à peine. Mais supposons les siècles révolus. Que seront alors nos colonies d'Afrique ? J'y vois bien des progrès, j'y vois bien une civilisation, mais il m'est impossible d'y supposer une civilisation française. C'est que là-bas, la population se souviendra toujours qu'elle est une descendance d'autochtones, et que la terre où elle vit est sa terre. C'est, alors même que de nombreux européens viendraient s'y fixer, que les sujétions de l'acclimatement feront d'eux des Africains. C'est que les espaces seront trop grands, et les voisinages pernicioeux.

Rien de ces conditions défavorables n'a pesé sur nos destinées. A l'arrivée des premiers Colons, Notre Ile était déserte, et ce qui nous a conservés Français c'est la solitude où la mer nous a jusqu'ici isolés. Faisons que la mer indienne ne nous apporte pas trop d'étrangers.

Si nos prospérités matérielles se maintiennent, profitons-en ; mais sachons nous dire que notre enviable renommée serait fâcheusement compromise, si nous ne cultivions plus nos âmes comme nous cultivons nos champs.

A ce qui serait une erreur de ce genre, l'Académie de la Réunion constituera une barrière efficace à condition de s'élargir, de solliciter toutes les énergies entrevues et tous les talents pressentis.

Monsieur le Président d'honneur

Mes chers Collègues,

Ma joie est grande d'avoir été si cordialement accueilli par vous. L'atmosphère de ce lieu est douce à l'esprit ; les paroles qu'on y entend sont harmonieuses à l'oreille ; l'encens qu'on y reçoit se respire sans vertige. Deux artistes de talent m'ont de votre part offert une guirlande fleurie.

Je vous ai payés de la seule monnaie convenable : une chanson. Je vous remercie, je remercie également cette assistance de l'avoir si bienveillamment écoutée.

Georges FRANÇOIS.

ms. 126 28 22m

Notes sur le Bois-Blanc

I. MÉDICALE (*Ankylostomes*)

Ceux qui ont voyagé à une allure modérée dans les quartiers compris entre Ste-Anne et St-Joseph, par le Grand-Brûlé, ont probablement vu sur la route, de malheureux habitants de ces quartiers aux faces et aux pieds blêmes et bouffis.

Pâleur et œdème sont signes d'une anémie profonde, symptôme elle-même d'une maladie du sang primitive ou secondaire.

Celui-ci peut être attribué à sa mauvaise qualité ou à sa quantité insuffisante ; le sang est pathologique par qualité, par exemple dans le paludisme, alors que de nombreux globules encore intacts, sont cependant parasités par les hématozoaires. — il est pathologique par insuffisance lorsque dans le même paludisme, les globules infestés ont éclaté, disparu en grand nombre.

Mais le paludisme n'est qu'une des nombreuses causes d'anémie ; — certes, c'est lui qu'on accuse dans ces communes humides et chaudes de la partie du Vent ; mais cette imputation est-elle fondée ?... et l'étiquette paludisme n'est-elle pas une de ces étiquettes omnibus qu'il est si facile de coller sur des affections mal déterminées ? De plus, il apparaît assez nettement que la cachexie des malheureux dont je vous parle, diffère parfois de celle de l'endémie palustre.

J'eus donc l'idée d'essayer de vérifier des faits ; et prenant mon microscope, mes réactifs, et quelques instruments, je profitai d'un congé de semaine anglaise et allai m'installer au Bois-Blanc, chez M. Le Roux, dont

je remercie ici le comptable, M. Dumanoir, qui voulut bien mettre un petit appartement à ma disposition.

Là, je fis dire à la population, d'ailleurs prévenue d'avance, que j'étais arrivé et me tenais à sa disposition.

En 48 heures je vis exactement quarante malades ; chiffre peu élevé mais qu'explique le fait que j'étais seul pour faire l'examen clinique, l'analyse des pus, sang, urines, matières fécales et pour prendre des notes. J'avais aussi besoin d'un peu de temps à moi pour exécuter une autre recherche dont je vous parlerai.

Quelles sont les conclusions générales auxquelles je suis arrivé ? ces 40 malades se répartissent en 7 métis, 24 blancs, 6 personnes de couleur et 3 dont j'ai omis de noter la race.

Leur âge s'échelonnait entre 1 et 64 ans. Le sexe fut de 24 hommes pour 16 femmes. En portant le chiffre des malades à 100, pour plus de commodité on trouve : 1° il y a 30,0 c'est-à-dire près d'un tiers de ces anémiques, blêmes et cachectiques.

2° Sur 100 malades, 9 fois la glande hépatique est atteinte ; 26, 9 fois le poumon est pris, 33, 3 fois la rate et 65, 3 le cœur ; — cette proportion de maladie, ou de carence ou seulement de souffrance du cœur ou bien du sang qui le traverse, est effrayante.

3° Sur 100 malades il y a 25 paludéens, cliniquement, soit 1/4, et 12 paludéens bactériologiquement, c'est-à-dire qui portent des hématozoaires circulants.

Et l'on voit encore que tous les cachectiques ne sont pas paludéens, — ce qui commence à me donner raison.

4° Sur cent malades l'intoxication par le tabac seul existe 3, 5 fois ; par l'alcool seul 3, 5 fois ; par le tabac et l'alcool ensemble 14 fois. — C'est la règle ; des deux toxiques on peut dire : qui se ressemble s'assemble.

5° Sur cent malades il n'y en a que 1/5 environ, soit 19, 4 qui ne portent pas de parasites intestinaux ; il y en a donc 80, 6 qui ont des vers. Et tout de suite on voit que la question « parasitisme intestinal » dépasse de beaucoup la question paludisme, en importance numérique et en gravité.

Pourquoi en gravité ?

Parce que les vers intestinaux, en général, agissent mécaniquement — produisant par exemple l'obstruction intestinale — ont un pouvoir toxique, un rôle préparant — (ouvrant la voie aux infections intestinales les plus diverses, typhoïde, choléra, appendicite etc), agissent par action réflexe — (douleurs, convulsions — etc), et que plusieurs d'entre eux ont une action déprédatrice énorme ; ces derniers, en effet, vivent, les uns du contenu intestinal, les autres du sang que font sourdre leurs piqûres, d'autres encore de la muqueuse elle-même qu'ils grignotent perpétuellement ; et l'on sera édifié en songeant que chez le même individu on peut en trouver plus de mille.

Quels sont les vers retrouvés chez les habitants du Bois-Blanc ?

Ce sont l'Ascaris, le tricocéphale et l'Ankylostome.

L'Ascaris, est bien connu ; c'est le gros ver rose des enfants et des adultes, pas anodin du tout, bien qu'il soit un indolent, vivant du chyme intestinal, car il est la cause de nombreux troubles intestinaux qui vont jusqu'à l'obstruction mortelle, émigrent jusque dans le foie et produisent même des accidents pulmonaires, puisque le premier stade de leur évolution se fait dans le poumon.

Le Tricocéphale est un ver long de 3 à 3 cm. 1/2, ainsi appelé parce qu'il a la partie antérieure du corps fine comme un cheveu. Il se nourrit du sang en se fixant plus ou moins profondément sur la muqueuse intestinale — leur nombre, en général peu considérable, peut devenir énorme ; fait curieux les œufs, très caractéristiques en ce qu'ils portent à chaque extrémité un clapet, mûrissent de six à 12 mois pour être complets, — mais dès que la larve a quitté la coque, elle peut être adulte et pondre en un mois.

L'Ankylostome, dont le nom veut dire « bouche crochue », lui, est un tout petit vers de un centimètre environ, vivant dans l'intestin grêle auquel il s'accroche, et qu'il suce désespérément ; on en trouve parfois un millier chez les sujets bien infestés.

Les œufs, clairs, presque transparents, font leur premier stade dans l'abdomen humain, et le second, dans

le monde extérieur, l'eau ou la boue ; rapidement la larve se constitue, est très résistante, et se trouve prête à pénétrer chez l'homme par les voies digestives ou la peau ; — Une fois rentrée elle se rend au poumon, achève de se compléter, puis redescend dans la lumière intestinale où, le ver adulte recommence à pondre.

Par la quantité de sang énorme qu'ils soutirent aux sujets qui les hébergent, ces vers sont extrêmement dangereux : partout où on les trouve ils produisent des désordres considérables, parmi lesquels une anémie spéciale redoutable dite « anémie des mineurs » ; en Amérique une espèce d'ankylostome est tellement nocive qu'on l'appelle « nécator » qui tue, « nécator américain ».

Quel était le genre d'infestation, au Bois-Blanc ?

Dans la moitié des cas l'ankylostome était seul.

Dans 1/3 des cas, il était associé au tricocéphale.

Dans 1/6 des cas, il y avait, ascaris, tricocéphale et ankylostome.

On se rend compte de ce qu'une telle association peut produire de désordre dans un organisme humain, surtout en bas âge.

Eh bien ! je me permets d'insister un peu ici.

1° parce que c'est la première fois qu'est démontrée l'existence de l'ankylostome à La Réunion.

2° que je l'accuse d'être en partie, surtout dans son association très grande avec le Tricocéphale cause de l'anémie particulière et sévère des habitants des quartiers humides et chauds de la Partie du Vent.

3° parce qu'il ne s'agit plus vous le voyez, uniquement de paludisme : le fléau est plus complexe ; et il entraîne des troubles cardiaques ou sanguins chez 65 0/0 des malheureux infestés...

que l'on s'étonne maintenant de voir la cachexie atteindre un tiers des malades de ces localités : — et je n'ai vu que ceux qui sortent et marchent.

Mon observation clinique passagère ne me permet pas d'en discuter longuement ; cependant on peut remarquer qu'elle apparaît chez quelques non paludéens, chez quelques non syphilitiques et chez des non ankylostomiés ; on ne peut donc accuser spécialement l'une de ces

trois affections : paludisme, syphilis, ankylostomose ; s'agit-il d'une carence alimentaire ?... celle-ci est certainement dans la population du Bois-Blanc qui s'est formellement plainte de ne manger, en fait d'aliment azoté, que du poisson sec en petite quantité, et souvent de mauvaise qualité, et quelques morceaux de viande salée ; mais je ne sais pas que l'affection prenne parfois une allure épidémique comme dans le bérubéri, ni une gravité telle que l'on enregistre une mortalité de plus de 90 0/0 comme dans la Bouffissure d'Annam.

Que faire contre un état de choses aussi lamentable ? il faut :

1° régler d'abord la question scientifique suivante : à quel ankylostome nous avons affaire ; à l'ank. duodénale, ordinaire, ou au terrible nécator ? ou bien au « ceylanicum » ? ou bien à une espèce nouvelle ?

2° réaliser la prophylaxie de l'ankylostomose : a) destruction des œufs et des larves, par la création de fosses, l'opposition à la dissémination des matières fécales, la désinfection de ces matières b) destruction des adultes qui pondent, donc déparasiter l'intestin. c) empêcher que les larves pénètrent par la peau, celle des mains, des pieds et des jambes, surtout, en maintenant cette peau en bon état, en la nettoyant souvent, en portant des chaussures et jambières, en soignant les ulcères dus souvent au grattage nécessité par le prurit que cause la pénétration des larves. d) s'opposer à la pénétration par les voies digestives en se servant dans les gestes alimentaires, de mains non souillées de terre, ni évidemment de matières fécales, en usant d'eau propre, d'eau de source réperée, et non d'eau de ruissellement.

3° chercher la guérison des malades en leur administrant anti helminthiques et purgatifs jusqu'à désinfestation.

En quelques mots voici trois traitements :

a) par l'essence de chénopodium — (chénopodium, petit végétal très répandu. —)
on donne le matin, à jeun de II à XV gouttes, avec un peu de sucre, de 2 heures en 2 heures, trois fois ; puis, deux heures après la dernière prise, un purgatif salin.

Et l'on recommence tous les 8 — 10 jours jusqu'à disparition des œufs et des vers adultes.

b) par le thymol (essence de thym cristallisée) — un gramme de thymol en petit cachet, d'heure en heure trois ou quatre fois; et une heure après, un purgatif salin. — Ne donner ni huile ni boisson alcoolique qui dissoudraient le thymol et produiraient de l'intoxication.

c) par le tétrachlorure de Carbone; — la veille, diète absolue au thé léger, et à 4 h. après-midi 15 gr. de sulfate de soude; — le matin du jour du traitement donner un lavement de 500 gr. d'eau bouillie et une demi-heure après 8 capsules de tétra soit 3 cmc pour un adulte; 4 heures après, administrer du sulfate de soude, ou de la magnésie.

L'essence de chenopodium et le tétrachtome sont très bon marché.

Il y a dans cette question de l'ankylostomiase plus qu'une question individuelle; c'est une question sociale.

II ZOOLOGIQUE (*Phlébotomes*)

J'avais un autre désir en me rendant au Bois-Blanc, celui de retrouver des Phlébotomes, dont l'existence pour moi, y était certaine.

Qu'est-ce qu'un Phlébotome ?

1° c'est un insecte, 2° un nématocère, c'est-à-dire qui porte des antennes filiformes, 3° un psychodidé.

Il ressemble à un moustique de petite taille; mais alors que le moustique a le corps, les pattes, les ailes garnis d'écaillés qui le rendent merveilleux au microscope, le phlébotome est couvert de poils; la partie terminale de son corps se relève vers le dos; il a le vol lourd, et une teinte grise sale, presque noire; il est laid.

Comme l'indique son nom c'est un « coupeur de veines » et pas de veines seulement; il pique toutes les parties découvertes et fait mal, plus mal que le moustique.

Il est nocturne ou bien nocturne et diurne, craint le vent, sort par les temps chauds, habite les coins obscurs

des appartements ou de l'extérieur — placards, latrines, trous de roches etc.

Les femelles ne pondent pas dans l'eau comme celles des moustiques, mais sur les débris, les déjections; et les larves vivent, grandissent dans les immondes des insectes.

Pourquoi ai-je été le rechercher ?

Parce que, antérieurement, j'avais moi-même été piqué par des insectes que j'avais toutes raisons de croire être des phlébotomes et parce que ceux-ci ont une grande importance médicale; le phlébotome, en effet, transmet plusieurs maladies: la fièvre des ravins profonds du Pérou (fièvre de Oroya), et la Verruga, (*Phléb. verrucarum*) le bouton d'Orient, et surtout une fièvre spéciale, dite « fièvre de trois jours » qui ressemble à la fois au paludisme et à la Dengue.

Je n'hésite pas à croire que, dans les quartiers dont je parle, des accès de fièvre nombreux, à caractères mal déterminés, résistant à la quinine, accompagnés de douleurs générales, sont des accès de fièvre de trois jours modifiés par notre climat, notre race, et dus au phlébotome.

J'ai été assez heureux pour ramener cinq ou six spécimens de phlébotomes.

Il y en a déjà 40 espèces connues. Mais il n'a jamais été signalé à La Réunion.

III BOTANIQUE (*Passiflorées*)

Mesdames,

Messieurs,

Vous connaissez le genre de végétaux qu'on appelle « Passiflores » fleurs de la Passion, à cause de leurs fleurs dont les pseudo-éléments mâles, les staminodes, sont disposés en cercle, comme les épines de la couronne de Jésus, ou que la couleur interne des pétales soit couleur sang.

Ce sont toutes des lianes.

Sur nos côtes, vous connaissez la Passiflora, la plus puissante, dont le fruit atteint le volume d'un fruit-à-pain, et est la Barbadienne. Il y a aussi, entre 350 et 1 200 mètres d'altitude, deux autres passiflores, 1^o — la Pass. alata ou mauritiana, à fleur éclatante, qui donne un fruit du volume d'une mangue moyenne, mais en poire, et qui devient d'un beau jaune à la maturité : 2^o — la Pass. corulea, à feuilles métalliques, trilobées à fleur pâle, frisée, mais très délicate, dont le fruit, des dimensions d'un œuf, devient violet noir à la maturité.

Ces deux espèces sont courantes au Brûlé de St-Denis, à Hell-Bourg.

Au cours de mon voyage au Bois-Blanc, j'ai eu la chance d'en découvrir une 4^{me} espèce, non signalée dans la Flore de Jacob de Cordemoy, et que j'ai fait identifier en France à « Passi laurifolia ».

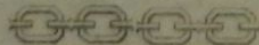
Les feuilles sont simples, ressemblent à celles de P. alata; les fleurs qui conservent les caractères inieraes de P. alata, sont très différentes extérieurement en ce qu'elles sont enveloppées par trois bractées de couleur crème teintée de vert, qui s'ouvrent et se referment à leur fantaisie.

Dès que la fleur est fécondée, elles se referment définitivement et le fruit grossit à l'abri des intempéries; il est presque globuleux — du volume d'un œuf moyen, et comme la fleur, le fruit est aussi très parfumé et est excellent à manger.

Quand la liane est en fleurs et en fruits, il y a des cascades de fleurs claires et de fruits très verts qui sont extrêmement gracieuses.

Liane de la côte chaude, elle ne pousse pas à Hell-Bourg froid, où j'ai en vain, essayé de l'acclimater, ni au Brûlé à 750 mètres environ.

D^r Ozoux.



SÉANCE

en l'honneur de

M. ROBERT EDWARD HART

27 MAI 1926

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR

M. JULES REPIQUET

Gouverneur de La Réunion

Mesdames, Messieurs,

Je ne vous présenterai pas M. Robert Edward Hart. Vous le connaissez. Vous avez lu ses beaux vers harmonieux qui l'apparentent aux meilleurs poètes de notre temps. Sa renommée l'avait devancé à la Réunion et une causerie captivante du plus aimable des conférenciers vous avait laissé de l'œuvre du maître une impression pleine de charme. Au reste, M. Hart, poète, est chez lui dans l'île des poètes; il y a été fraternellement accueilli.

En vérité, vous êtes, Monsieur, un peu des nôtres. Au débarquer, nous avons tous et tout de suite compris que vous ne veniez pas de Maurice mais de l'île de France. Si vous êtes de nationalité britannique, à